

FABRICE COLIN

En moi le ciel et la terre

Roman

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e



L'ACCIDENT MORTEL DE RAYMONDE DE LAROCHE

Le 28 juillet, Raymond de Laroché, recordman de la hauteur, a trouvé la mort dans un accident au Crotoy. Son avion était piloté par Barreau, également tué.

ÉPHÉMÉRIDES

« Le ciel est joli comme un ange », écrit le poète, « l'azur et l'onde communient », et jouir de cette beauté est une grâce sans égale car, au moment où, de toutes parts, l'on se presse autour de l'épave fracassée de mon rêve, sur cette plage du Crotoy arasée par les vents, tandis que, hors les méandres du temps, je reviens vers ce que j'étais et que ce que j'étais m'habite – à l'instant où des mains se tendent et où des voix étranglées crient mon nom, où le chagrin de la foule, déjà, colonise l'air de sa noirceur, je comprends soudain que tout est accompli. Je vole, légère, immensément libre, le monde m'emplit et m'absorbe, je ne fais plus qu'un avec lui : grisée par l'infini renversé, paupières mi-closes, je tombe vers l'En-haut...

**L'AVION ! L'AVION !
QU'IL MONTE DANS LES AIRS...**

1882

Un vieil amant au verbe fleuri m'a assuré un jour que des reflets d'or brillaient au fond de mes prunelles, et que mon regard était « pareil au refuge secret du soleil ». J'aurais pu rire : quel crédit accorder aux paroles de ceux qui nous aiment quand ils prétendent nous aimer comme personne avant eux ? Je l'ai, au contraire, considéré avec le plus grand sérieux.

– Et mes ailes ? Vous ne dites rien de mes ailes ?

J'étais vêtue de blanc ; nous ne nous reverrions jamais. J'ai posé un baiser sur son front et je suis partie.

Pendant vingt ans, j'ai été heureuse : légèrement, béatement, presque pour rien. Le bonheur, on le sait, n'a que peu à voir avec la joie. Il n'en a ni la profondeur ni la gravité. Le bonheur est idiot, il ne connaît que lui-même. J'ai été heureuse ; on m'a aimée ainsi. Puis la mort a frappé, et j'ai haï ce monde. Il fallait que je m'échappe. Le destin m'a emmenée au ciel.

Un soir d'août 1882 (hier, demain, il y a mille ans), sous les moulures en plâtre blanc d'un meublé du IV^e arrondissement de Paris, Élixa Léontine Deroche ouvre les yeux : moi.

Devant la fenêtre ouverte du salon, mon père contemple la ville, faisant rouler entre son pouce et son index un rideau de coton fleuri. Courbés contre le vent, les badauds hâtent le pas, les sabots des chevaux claquent comme à la parade. Il faut, pour comprendre cet âge d'innocence, se rappeler les toiles des maîtres : les élégantes de Béraud drapées de mousseuses fourrures, les ciels tavelés de Pissarro, Caillebotte et ses parapluies d'argent, le plissé des robes de Tissot... Ici, à Paris, la Belle Époque est celle de l'insouciance mais, bien sûr, les Parisiens ne le comprendront que lorsqu'elle aura pris fin.

Sur le guéridon, mon père fait pivoter le journal du jour afin d'en mieux lire les titres, et soupire. « L'Angleterre jette le masque. » Encore ces histoires de canal de Suez... « C'est le plan de flibustiers qui ne respectent rien, ni lois, ni propriétés, et non de gens civilisés. » Un claquement de langue lui échappe. L'Union générale a fait faillite, une énième crise financière s'annonce, des millions vont partir en fumée... Oh, ce pays ! Ces derniers temps, il rêve de se retirer à la campagne. Un homme loyal et mesuré, mon père. « Ambitions solides, horizons sages. » Ce qui lui importe ? Sa famille, son

affaire, quelques amis chers. Mener une honnête existence, conduire sa barque en eaux calmes...

À présent, les langueurs du crépuscule festonnent d'or les reflets de la Seine. Mon père se retourne. Un cri l'a fait sursauter, venu de la pièce voisine. C'est moi, moi, et encore moi à la fin ! Élisabeth Deroche, petit trésor de fureur braillant en son berceau, qui voudrait qu'on la prenne, qu'on la libère, qu'on lui montre les choses. Las ! ma mère est à peine capable de lever une main. Au-dessus d'une bassine en fer-blanc, occupée à tordre des linges, une sage-femme aux lèvres pincées me jette un coup d'œil sévère.

– J'arrive, mademoiselle. Je ne peux pas être au four et au moulin.

Dos à la fenêtre, trois doigts passés sous son gilet, Charles-François Deroche, mon père, rajuste ses lunettes. Ça y est : l'averse s'en est allée pleurer ailleurs, des parfums d'ardoise mouillée et de fleurs coupées montent dans l'air, les cloches de Saint-Merri sonnent neuf heures. Un soir d'été.

Mon père gagne la chambre. Sur le buffet, encadré, le président de la République, Jules Grévy, lui sourit au passage. Front lisse, main dans la poche : lui non plus ne ferait pas de mal à une mouche.

– Comment se porte-t-elle ?

Gauche, indécis, l'époux s'approche de l'épouse, lui presse le bout des doigts. La sage-femme l'ignore qui,

d'un coin de chiffon humide, tamponne les tempes de ma mère. Christine est son prénom, elle vient de fêter son trentième anniversaire, deux années de plus que son homme, ils ont déjà une fille : Jeanne, qui dort chez une voisine. Maman est née à Chambéry, lui à Paris, c'est là qu'ils se sont rencontrés – un dimanche, au jardin des Tuileries, devant le bassin où des garçonnetts en vareuse, sérieux comme des papes, lançaient leurs voiliers lestés de plomb.

– Vous ne pensez pas qu'il faudrait lui apporter à boire ?

La praticienne inspire, souffle un bon coup.

– En voilà une riche idée.

Mon père danse d'un pied sur l'autre. De guerre lasse, la sage-femme lui colle le verre vide entre les mains et le pousse vers la cuisine. Il s'éloigne en marmottant.

1887

Avec ses étals et ses lampes sphériques qui, la nuit venue, luisent tels des cocons d'or, le Bazar de l'Hôtel de Ville nous fascine. Nous nous y rendons souvent : Jeanne accrochée aux jupes de notre mère, moi la tirant en avant au milieu des élégantes aux chapeaux larges.

En 1887, notre père décide que le temps est venu de déménager, et nous posons nos malles au 45 rue du Temple, à 200 mètres de notre première adresse.

– Quelle barbe ! soupiré-je en me laissant glisser contre un mur.

C'est dimanche. Notre père, qui termine une partie de baccara avec des amis, hausse un sourcil courroucé. Les couloirs sont encombrés de caisses et de cartons, et personne ne s'occupe de nous. Ma sœur me tire par la manche.

– Tu déranges les messieurs, Élisabeth. Allez viens, on va ranger notre chambre.

Je rechigne. On nous a promis un spectacle hippique, une promenade à Montmartre, une course de brouettes

au faubourg Saint-Germain, mais rien n'arrive. Le mois prochain, ont annoncé les parents, nous irons voir la mer au Havre, ou à Cabourg.

– Et on plongera dans les vagues ?

Ma sœur se frappe la tempe de l'index.

– Tu es folle. Le sel marin, c'est mauvais pour les cheveux.

Je joins les mains en prière.

– Le-sel-marin-bla-bla-bla. Sainte-Marie mère de Dieu.

– Maman !

Cavalcades dans les couloirs, un vase brisé, pas de sortie.

L'année suivante est celle du lancement de la maison Charles Deroche, sise au n° 71 de la même rue, spécialisée dans la gainerie photographique, sacs et étuis pour appareils. Maman seconde notre père, la renommée de l'établissement grandit vite. Des spécialistes défilent dans notre salon : photographes officiels, pionniers chevelus – un certain Léopold-Émile Reutlinger, notamment, extravagant génie qui, plus tard, deviendra célèbre avec ses portraits de Mata Hari, Colette et Sarah Bernhardt...

Notre père travaille pour le Bazar de l'Hôtel de Ville, dont il est devenu un fournisseur attitré. Le soir, épluchant ses factures, mettant à jour ses carnets de commande à la lueur de sa lampe à pétrole, il rejoint

rarement le lit conjugal avant minuit. L'entreprise prospère ; à notre tour, nous le voyons peu. Nous nous en plaignons, mais à voix basse.

– Attends-moi !

Claquements de souliers sur le trottoir. Jeanne se retourne, lassée.

– Pourquoi es-tu *toujours* en retard ?

– Une malédiction me frappe.

Mon aînée m'offre une moue consternée et s'éloigne en se tirant les cheveux.

– Bon sang, ce que tu peux débiter comme sornettes...

Je lui cours après. En vérité, nous ne nous quittons pas d'une semelle : Jeanne et Éliisa, Éliisa et Jeanne, qui peut nous voir l'une sans l'autre ? À l'école de jeunes filles, au 8 de la rue de Montmorency, Jeanne collectionne les prix : « élève méticuleuse », « grande attention aux choses ». Le soir, sur la table du salon, elle ouvre ses livres de classe à la page du jour, dispose son porte-plume à parfait angle droit et se met sans attendre au travail. Je tire ma chaise à son côté, baye aux corneilles, me mords le pouce, lui flanque des coups de coude.

– On-s'ennuie-on-s'ennuie-on-s'ennuie.

– Vas-tu cesser ?

La main en cornet, à la manière d'une espionne, je me penche imperceptiblement.

– Maman a acheté trois bocaux de marmelade d'orange, et je sais où elle les a rangés.

Jeanne secoue la tête.

– Et ?

Sérieuse comme un cénotaphe, elle fait tourner l'une après l'autre les pages illustrées de son manuel d'Histoire. Je croise les mains sous son menton, guigne le lustre – non, mais tu as vu cette toile d'araignée ! –, me lève, me poste à la fenêtre, regarde la bruine au-dehors, le chien des Mouthier galopant gaiement derrière sa queue, le gros vendeur de journaux qui, se croyant invisible, se mouche entre ses doigts, le fleuriste au pied bot qui range ses cagettes en sifflant un air militaire...

Moi aussi, je suis bonne élève mais, de l'avis général, mes capacités de concentration laissent à désirer. Volubile à l'excès, répètent mes maîtres, pleine, trop pleine d'énergie : « éprouve toutes les peines du monde à tenir en place ». Mes fous rires détonnent, ma gaieté déconcerte, frise l'insolence. La bienveillance de mes aînés le cède à l'exaspération. On aimerait que je cesse de m'agiter.

Chaque fois que je suis prise en faute, je me tais et j'attends – rien d'autre. Baisser les yeux est au-dessus de mes forces. Qu'ai-je fait de mal ? Les châtimts tombent, je m'y soumets sans broncher. « Que cela te serve de leçon », répète-t-on. Vœu pieux. J'écoute peu et je n'entends pas. Notre père s'irrite. D'autres me comprennent.

– Fichez-lui la paix, maugrée mon grand-père paternel, qui me considère en bourrant sa pipe. Vous voyez bien qu'elle est dans son monde.

Son fils secoue la tête, claquant des doigts sous mon nez.

– C'est précisément ce que nous lui reprochons. Éliisa, redescends sur terre !

Je ne peux pas, papa. Je ne *sais* pas.

– Cette petite n'est pas comme les autres, postule Mme Latour, une vieille apothicaire à chignon gris de la rue du Temple dont maman s'est fait une compagne de commérages, et qui n'a jamais eu d'enfants.

– Il est des différences qui sont bonnes à chérir.

Chaque fois, elle m'offre une sucette au miel, que maman me confisque à peine sortie de son officine.

– Et si tu cessais de faire ton intéressante ?

À l'école, une petite cour d'admiratrices zélées s'est formée autour de ma volubile personne, que je régale de contes rocambolesques. Je me suis inventé un grand-oncle aventurier : à la poursuite d'un crocodile légendaire, le fier gaillard a remonté le Zambèze sur 2 000 kilomètres – à l'heure qu'il est, il paye vraisemblablement toujours.

– Et il trouve le temps de t'écrire ?

Eh oui, petites jalouses.

Tout en devisant, j'apprends à mes amies à confec-tionner des figures de papier : un don inné chez moi. Entre nos doigts empressés naissent des bateaux à voile, des planeurs, des échassiers. M. Delplanque, le gardien de l'école, installe nos œuvres les plus convaincantes sur le rebord de sa fenêtre.

Le dimanche, maman nous amène aux abords du Champ-de-Mars pour aller surveiller les travaux de

l'Exposition universelle en pleine préparation. La tour Eiffel sort de terre ; les journaux s'interrogent, la plupart fustigent cette « odieuse colonne de tôle boulonnée ». Fascinée, je place ma main en paravent.

– Elle va s'envoler.

Nous avons six et sept ans quand nos parents nous offrent notre première visite officielle de la manifestation. Dans la galerie des machines, je cherche la main paternelle, esbaudie par la puissance des moteurs à vapeur, l'élégance des mécanismes, des pistons, des poulies, des engrenages. Je veux tout voir, tout comprendre, je pose des questions auxquelles mon pauvre père, incapable de répondre, se pense contraint d'inventer des réponses fantaisistes, et que mon insistance pousse plus avant encore dans un labyrinthe très personnel de mensonges et de demi-vérités.

Nous ressortons, sonnés, le ciel est gris, je demande à prendre l'ascenseur de la tour, on secoue la tête.

– Il y a trop de monde, Élisabeth. Une autre fois.

Rentrée chez nous, je ressors de leur boîte mes modèles de papier et ouvre les livres que mon grand-père m'a offerts. J'en sais plus, déjà, que l'immense majorité des adultes. Je sais que voler est possible, mortellement dangereux, parfaitement indispensable. Je sais que, depuis quelques années, deux écoles s'affrontent. L'une s'intéresse aux ailes – quelle forme devaient-elles adopter, quelle texture ? Comme s'il s'agissait ni plus ni moins que de percer le secret des oiseaux –, l'autre aux machines. Est-il possible de

concevoir un moteur assez puissant, ou doté d'un ratio puissance/poids suffisant, pour hisser un engin et son pilote dans les airs ?

Debout sur une chaise, je lance un planeur à travers ma chambre. Il louvoie sur 3 mètres, puis pique du nez et va finir sa course sur le parquet de l'entrée. Jeanne, qui porte un carton à dessin sous le bras, me considère avec perplexité.

– Papa te demande.

Je saute au bas de la chaise, ramasse l'aéroplane, le range dans sa boîte. Un pilote imaginaire est mort : au suivant ! Mon esprit bouillonne. Certes, nous sommes plus lourds que l'air, mais les oiseaux aussi, alors... Ils battent des ailes, d'accord. La question est : peut-on reproduire mécaniquement ce battement ?

Cette même année, à Berlin, paraît un fascinant ouvrage signé Otto Lilienthal, consacré aux capacités de portance des ailes : *Der Vogelflug als Grundlage der Fliegekunst* (« Le vol de l'oiseau comme fondement de l'art du vol »). En 1873, dans une communication à l'Académie royale des sciences de Prusse, un scientifique de vingt-sept ans son aîné avait pourtant établi de façon irréfutable (pensait-il) que toute tentative de l'homme de soulever son propre poids et de se maintenir dans les airs était, nonobstant la méthode employée, vouée à l'échec. Otto Lilienthal tient, entre autres, à démolir cette sinistre conclusion. De 1891 à 1896, depuis le sommet d'une colline artificielle, il accomplira près de deux mille vols planés à bord de machines par lui-même

conçues. La voilure de ses appareils consiste en une structure en bois de saule sur laquelle est tendue une toile de coton. La forme arrondie des ailes, explique Otto, lui a été inspirée par l'observation du vol de cigognes. Le jeune ingénieur, qui vole parfois sur des distances de plusieurs centaines de mètres, a appris à diriger ses délicats engins en faisant peser son corps d'un côté ou de l'autre. Le 9 août 1896, hélas ! une rafale de vent fielleuse le projettera au sol, ce qui lui sera fatal. « Il faut faire des sacrifices », susurrera-t-il au moment de s'éteindre.

Un seul journal français se fera l'écho du drame. Chez les Deroche, personne à part moi ne s'en émouvra.

1890

En novembre 1890, enfin ! lors d'un après-midi sans nuage, je découvre le second étage de la tour Eiffel avec mon père et ma sœur. Notre mère, indisposée, est restée à la maison. Le vent joueur me décoiffe. Doigts refermés sur le treillis, je me balance en rythme puis, ramenant une mèche derrière mon oreille, me tourne vers mon aînée.

– Tu penses qu'on pourrait voler, si on sautait d'ici avec des ailes attachées dans le dos ?

– L'homme n'est pas fait pour voler. Il a des jambes.

– Et une cervelle. C'est comme ça qu'il a inventé la roue.

– Pour le sol, je ne dis pas. Mais les airs ? Nous sommes trop lourds.

– Les oiseaux savent-ils qu'ils sont trop lourds ?

– Les oiseaux ne pèsent pas grand-chose. (Je souris.) Quoi ? s'agace ma sœur.

– Dans notre manuel d'histoire naturelle, ils parlent du condor des Andes – certains font 15 kilos. Ce n'est pas rien, 15 kilos.

– Toi, tu en fais déjà 20. Et quand tu seras grande...

Je ne l'écoute plus. Quitte mon poste d'observation pour aller fureter de l'autre côté, du côté des grands vents. Je rêve d'un monde où l'on apprendrait aux enfants à voler comme on les fait marcher au parc. L'art de la légèreté : une faculté naturelle.

Jeanne me rejoint, décontenancée.

– Tu boudes ?

Je prends sa main et l'embrasse. Avoir des discussions avec moi, prétend ma sœur, devient de plus en plus difficile. Je me lasse vite, dirait-on, juge immédiatement un sujet épuisé, passe sans transition à un autre.

Ce soir-là, mon grand-père, qui a eu vent de mes réflexions, referme mes doigts sur une poignée de caramels mous.

– Ne laisse pas s'affadir ce fier caractère.

– Tu ne vis pas avec elle, commente mon père. Je te jure : c'est éreintant.

Il y a ce calme déconcertant, aussi, qui jure avec mes excès, mes allants, mes bonds de cabri. Aucun drame, aucune douleur ne semble me toucher vraiment. Moi, naturellement, je ne me rends compte de rien.

– Humeur bravache, prescience des choses, ânnone, dans sa chambre enténébrée, une vieille cousine un peu médium en inspectant les lignes de ma main.

Selon elle, c'est une sagesse très ancienne qui m'habite, venue des profondeurs.

– N'importe quoi, raille ma sœur quand je lui fais part du diagnostic. Tu es folle, un point c'est tout.

Une douleur brève passe dans son regard, aussi brève que notre enfance, que la vie, que le monde. La chrysalide se déchire. Ma Jeanne me sent, dit-elle, m'éloigner d'elle, « je ne sais jamais à quoi m'en tenir avec toi ! ». De temps à autres, c'est à maman qu'elle se confie. L'oreille collée à la porte, je l'écoute parler de moi.

– Parfois, j'ai l'impression qu'elle n'est pas comme moi, pas comme nous... Et si elle n'était pas ma sœur, au fond ?

– Tais-toi donc.

– Je suis sérieuse. S'il y avait eu une erreur ?

La main de notre mère, dans les cheveux de ma sœur, tremble modestement. Elle ne répond pas mais, bien entendu, elle pense la même chose.